Réécriture et intertextualité

« Citer, emprunter, imiter, alléguer, prendre, extraire, recueillir, mais aussi puiser, pilloter, escornifler, tels sont les principaux gestes qui inscrivent le discours littéraire de la Renaissance dans la tradition textuelle où il situe l'origine ou la garantie de son dire »[1].
Garantir son « dire », là est sans doute le fondement de ce qu'on appelle l'intertextualité, qui intègre la réécriture, comme l'un de ses « gestes ».
La notion d'intertextualité est apparue à la fin des années 1960. Julia Kristeva (intellectuelle bulgare d'origine qui va imposer une dictature intellectuelle pendant quelques quarante ans) la définit l'intertextualité comme une « interaction textuelle » qui permet de considérer « les différentes séquences (ou codes) d'une structure textuelle précise comme autant de *transforms* de séquences (codes) prises à d'autres textes. » Elle montre que le roman médiéval *Jehan de Saintré* peut se définir comme l'interaction entre le texte de la scolastique, celui de la poésie courtoise, la littérature orale de la ville et le discours du carnaval. C'est le premier coup de massue sur ce qu'on appelait auparavant la « critique des sources » par un petit groupe d'intellectuels déterminés à imposer leur terrorisme intellectuel.
En réalité, cela emprunte à Mickaël Bakhtine qui tient le roman pour un espace polyphonique dans lequel viennent se confronter divers composants linguistiques, stylistiques et culturels.

Le cercle Bakhtine (il est au centre). Tout en soulignant les limites des formalistes russes, il a largement relayé leurs hypothèses, qui se sont ensuite imposées dans les manuels scolaires. Dés qu'on peut formaliser un modèle, il devient aisément transmissible et surtout opératoire. C'est ainsi qu'on a fait croire en l'universalité du schème narratif et imposé aux écoliers de faire entrer les contes dans cette grille de lecture…

En 1974, Roland Barthes officialise la doctrine : « tout texte est un *intertexte* ; d'autres textes sont présents en lui à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante ; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues. » On le savait bien avant Montaigne qui a tout de même l'avantage de le formuler: « Nous ne faisons que nous entregloser. » (*Essais*, III, xiii).
Si tout texte est un intertexte, il n'est pas nécessairement une réécriture…
La notion évolue entre Riffaterre, mais surtout Gérard Genette. En 1982 il élargit la notion à celle de transtextualité, qui analyse tous les rapports qu'un texte entretient avec d'autres textes. On ne l'avait pas attendu pour distinguer la citation, référence littérale et explicite ; le plagiat, référence littérale mais non explicite puisqu'elle n'est pas déclarée ; et l'allusion, référence non littérale et non explicite qui exige la compétence du lecteur pour être identifiée. Le régime d'intertextualité de la Renaissance est prioritairement l'allusion.
Aujourd'hui le concept est dans une nouvelle étape de redéfinition. Soit. On peut donc redouter le pire…

Texte A : Eustache Deschamps (1346-1406) *Qui pendra la sonnette au chat ?*

N*ous savons tous que les intentions sont souvent fort bonnes, et qu'elles sont souvent exprimées mais que lorsqu'il s'agit de se « mouiller la chemise », les candidats se font rare. La fable de la Fontaine, reprise de deux fables antérieures qui ont popularisé l'expression « nouer le grelot » illustre ce dont tout un chacun a pu faire l'expérience, ou expérimentera.*

[1] Mathieu-Castellani Gisèle. Intertextualité et allusion : le régime allusif chez Ronsard.

Je treuve qu'entre les souris
Ot un merveilleux parlement
Contre les chas leurs ennemis,
A veoir manière comment
Elles vesquissent* seurement (* vécurent)
Sanz demourer en tel débat;
L'une dist lors en arguant :
Qui pendra la sonnette au chat?

Cilz consaulz fut conclus et prins ;
Lors se partent communément.
Une souris du plat pais
Les encontre et va demandant
Qu'om a fait: lors vont respondant
Que leur ennemi seront mat :
Sonnette aront ou coul pendant.
Qui pendra la sonnette au chat?

« Cest le plus fort », dist un rat gris
Elle demande saigement
Par qui sera cilz fais fournis.
Lors s'en va chascune excusant ;
Il n'y ot point d'exécutant,
S'en va leur besongne de plat;
Bien fut dit, mais, au demeurant,
Qui pandra la sonnette au chat?

L'envoy

Prince, on conseille bien souvent,
Mais on puet dire, com le rat.
Du conseil qui sa fin ne prant :
Qui pendra la sonnette au chat?

Texte B : Jean de la Fontaine, Conseil tenu par les rats. (*)

Source : Abstémius (humaniste latin, XVIème) il écrivit un ouvrage de fables (en latin), constitué des fables d'Esope et d'un ensemble de fables de son cru.
Elles furent recueillies dans l'ouvrage de Névelet "Des rats voulant mettre une sonnette au chat". _
Avant Abstemius, l'apologue était déjà connu : Eustache Deschamps (1346-1406) en avait fait le thème de sa ballade. (voir supra).
Ce n'est pas le même état de la langue ce qui rend bien sûr l'analyse plus délicate. La Fontaine donne un nom au chat, ce qui d'emblée donne plus de corps au récit. Et il va opérer une transformation dans la formulation même de l'expression : qui pendra la sonnette au chat ? qui va attacher le grelot ? Le chat disparaît dans l'aventure pour ne garder plus que l'acte d'attacher le grelot, ce qui va donner une plus grande puissance d'abstraction. (Thibaudet l'emploie pour évoquer le premier qui pose un problème en histoire littéraire.)

Un Chat, nommé Rodilardus (1),
Faisait de Rats telle déconfiture (2)
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,

Ne trouvait à manger que le quart de son soû (3) ;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le Galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat (4) qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité (5) présente.
Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen ;
Chose (6) ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas (7) point, je ne suis pas si sot ;
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus :
Chapitres, non de Rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

;

(1) le nom se trouve chez Rabelais et signifie rongelard
(2) au XVIIème, le mot signifiait "déroute générale d'une armée"
(3) graphie conservée, nécessaire pour la rime (soûl)
(4) grand bruit
(5) la famine
(6) rien ne...
(7) je n'y vais... (courant au XVIIème

Dans la fable, la bonne idée est lancée : les Rats attacheront un grelot autour du cou de Rodilardus et contrôleront ainsi ses allées et venues. Il n'y a plus qu'à… passer à l'action. Mais chacun se dérobe !
Apparue au XVe siècle dans la littérature italienne, l'expression est vite adoptée, notamment par Pieter Bruegel l'Ancien, qui l'illustre dans Les Proverbes flamands, tableau fourmillant de saynètes : sur le muret d'une maison, un homme armé jusqu'aux dents attache un grelot au cou d'un chat.
Après La Fontaine, le grelot a vibré chez nombre d'écrivains – Hugo, Flaubert… Voici comment Raymond Queneau introduit dans *Bâtons, chiffres et lettres* sa réflexion sur le « néo-français » : « Les circonstances de la vie ne m'ont point spécialement désigné pour attacher ce grelot ; et cependant il faut bien qu'il tinte. Je l'accrocherai donc… »

COMMENTAIRE COMPOSE (voir sur le site : commentaires composés)

Vous ferez le commentaire composé du texte B de Jean de la Fontaine

C'est un texte délicieux et délicieusement écrit. Il met en scène comme il se doit dans le genre dit « fable » des animaux. Le chat est typé, il s'appelle Rodilardus et devient Rodilard quelques vers plus loin, et il est redoutable. Les rats sont un groupe dans lequel seul émerge un Doyen, « leur Doyen », (hyperbole), modèle de prudence dont on a tous vu autour de nous quelque exemplaire. Lancer l'idée est une chose, la mettre en œuvre en est une autre.

Il y a au demeurant unanimité quant à l'avis…

Le commentaire composé d'une fable est relativement aisé. Evitez surtout un I sur le récit et un II sur la morale. Analysez plutôt la structure générale, sous l'angle de l'hypotypose, qui domine le texte (mais pas les premières lignes, contrairement à l'habitude de la Fontaine qui souvent en quelques lignes plante un décor et un tableau vivant, là, non, il prend son temps, il s'agit de décrire le problème des rats, et il est de taille, le chat fait des ravages dans les rangs).

La perspicacité de l'auteur touche à ce que nous connaissons tous fort bien, la médiocrité humaine. La survie de la « gent misérable » en dépend pourtant, mais aller attacher un grelot à ce Lucifer ambulant, cela demande une forme d'héroïsme.

Voici un commentaire classique comme on peut en trouver sur la toile. Une paresse ponctuelle m'empêche de le réécrire. Il est assez médiocre et très paraphrastique, mais il peut constituer une bonne base de travail. Insistez sur les hypotyposes si vous voulez enrichir un peu. Soulignez l'ironie un peu malicieuse de l'auteur. Il a vraiment l'air de s'amuser en décrivant son chat et ses rats… Il faut éviter en III la morale, c'est un peu court. Qualifiez la morale, elle est en deux parties (bleue et rouge ci dessus). La première partie est une allusion directe à l'expérience de l'auteur (donc à la nôtre), la seconde partie est générale, voire universelle. Délibérer est aisé, exécuter beaucoup moins. A rappeler en ces temps de réunionite… Le chapitre des rats avait au moins la vertu d'être capable de proposer une solution. Inapplicable, compte tenu du peu de courage des rats (alors même que leur survie en dépend). Pensez à l'esthétique de la brièveté qui est caractéristique du genre, ça peut étoffer (ou gonfler) votre troisième partie.

Réécrivez ce commentaire composé en l'améliorant.

I. Une fable comique

1. Les caractéristiques de la fable**:** récit bref qui met en scène des animaux, auxquels on prête les qualités et les défauts des hommes**.** Les animaux sont ainsi des allégories des caractères humains. Les animaux sont personnifiés (ils parlent, ils ont des sentiments, "Doyen", "personnage"…).

2. Le chat apparait comme un ennemi terrifiant Les 4 premiers vers de la fable présentent le chat comme un être sanguinaire**.** Le chat apparait ainsi tel un héros guerrier, terrorisant la population de rats. Son nom "Rodilardus" est imposant **:** il est long (4 syllabes) et la terminaison latine en "us" donne à l'animal un aspect antique et imposant. Le chat a décimé la population des rats : "on n'en voyait presque plus", "Le peu qu'il en restait". Il est ainsi le despote de tout un peuple de rats qui devient "la gent misérable". Les rats voient ce chat comme un "diable" : "Non pour un Chat, mais pour un Diable." Les mots "chat" et diable" sont tous deux placés à la fin des hémistiches pour bien montrer le parallèle entre les deux mots. Le nom évoque finalement plus celui d'un gros matou que d'un être terrifiant **:** il perd d'ailleurs sa terminaison en us dans la suite de la fable pour devenir "Rodilard". Rodilard : ce nom est un composé du latin rodere, ronger, et du mot français lard => c'est un gros matou bien gras.

Les rats habitent des "trous" => des trous à rats
Le chat est un "galand" seulement intéressé par les femelles et la nourriture **:** après avoir bien mangé, il cherche à forniquer. "Le Galand alla chercher femme" : le décalage entre la réalité du gros chat qui cherche à forniquer et la préciosité de l'expression "chercher femme" appliqué à un animal crée un effet comique.
C'est un chat de gouttière, car il va "haut" (sur les toits), ce qui pour les rats semble être loin alors qu'en réalité le chat peut être juste à côté mais il ne cherche plus à chasser les rats. "au haut et au loin" : cette répétition du son [o] crée un effet dissonant, dévalorisant ainsi l'attitude du chat.

II. Une fable satirique fondée sur l'ironie

1. La satire du consensus mou… En apparence, l'assemblée réunie est formelle et sérieuse **:**
- le sujet discuté est important : "la nécessité présente" de combattre le chat qui met en péril la population des rats. Il y a une certaine solennité de la réunion mise en valeur par le vocabulaire : "tint chapitre"
- l'assemblée est dirigée par le "Doyen" des rats, le grand âge devant montrer la respectabilité de ce personnage. La Fontaine l'appelle même "Monsieur" : "Monsieur le Doyen".
- éloquence du "Doyen" : ton didactique," il fallait" "opina" dont les paroles sont rapportées au discours indirect
- la solution proposée semble indiscutable : "ainsi" marque la conséquence immédiate et logique.

Les rats suivent l'avis du "Doyen" : "Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen". La réaction de l'assemblée est enthousiaste : " Chose ne leur parut à tous plus salutaire" et unanime : "à tous".
Mais Jean de La Fontaine ridiculise cette assemblée par quelques traits d'ironie **:**
- l'assemblée se tient "en un coin", ce qui ne connote pas un lieu très approprié pour une réunion importante,
Le "Doyen" est présenté comme une "personne fort prudente", alors que la solution proposée est fort dangereuse pour le rat qui la fera (attacher le grelot au chat). Le lecteur comprend donc déjà que c'est n'est pas le "Doyen" qui réalisera les propositions qu'il énonce. C'est une allusion piquante aux formes des assemblées qui se tiennent parmi les hommes et qui sont souvent tenues par des personnes d'un certain âge.
- le "Doyen" ne consulte pas le peuple pour trouver la solution : il est le sujet du verbe "opina", et "il fallait" a une valeur d'ordre.

2. Décalage entre la parole et les actes : La Fontaine commente de façon ironique la solution proposée en un vers qui constitue une phrase de constat sans appel : "La difficulté fut d'attacher le grelot". Le mot "grelot" est péjoratif et montre l'absurdité de la solution.
La belle union qui a suivi le discours du Doyen ("Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen ; / Chose ne leur parut à tous plus salutaire.") vole en éclat dès qu'il faut passer à l'acte**.**
Les rats refusent d'agir**,** chacun avec une raison ("je ne suis pas si sot", "Je ne saurais"). Mise en valeur par le discours direct qui transcrit les paroles exactes des participants, assez laconiques et qui n'ouvrent pas la porte à discussion.
La réponse "je ne suis pas si sot" renvoie à l'imbécilité de la solution proposée par le Doyen. Le résultat est l'inaction ;

3. La morale : élargissement de l'exemple

La fin de la fable est une sorte de morale, ou plutôt de constat désabusé. La Fontaine prend lui-même la parole par l'intermédiaire de la première personne du singulier pour nous livrer son expérience personnelle et donner son avis **:** "J'ai […] vus".
Le vers "Voire chapitres de chanoines" contenant deux fois le son [cha] renvoie au chat de l'histoire précédente. Les quatre derniers vers en octosyllabes, séparés par un saut de ligne du reste de la fable, en résume l'essentiel.

Conseil tenu par les rats est un fable classique emblématique de l'esthétique du XVIIème siècle : plaire pour instruire. Elle dénonce et décrit l'hypocrisie bien connue.

DISSERTATION

La littérature n'est-elle que réécriture ?

En littérature, ne fait-on jamais que « s'entregloser » comme disait Montaigne ?

P.S. N'oubliez pas qu'il y a toujours une sorte de « premier texte », ce qu'on appelle un « modèle ». Interrogez-vous sur une critique littéraire qui passe son temps à rejeter toute « tradition » mais ne cesse de parler et de bavarder sur l'intertextualité, qui implique la tradition (qu'on la méprise, la renie, la tourne en dérision ou qu'on s'appuie sur elle et qu'on la relaie)

BIBLIOGRAPHIE

Mathieu-Castellani Gisèle. Intertextualité et allusion : le régime allusif chez Ronsard. In: Littérature, n°55, 1984. La farcissure. Intertextualités au XVIe siècle. pp. 24-36; doi : 10.3406/litt.1984.2231
http://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1984_num_55_3_2231